

(...)

Le poing fermé, elle feignit avec son bras de prendre un grand élan vers l'arrière puis, au ralenti, elle frappa délicatement l'épaule de son père.

— Et tu ferais comment si je n'étais pas là, hum? dit-elle d'une moue défiante.

Ce geste d'affection, plutôt masculin, troubla Pierre. Les nouvelles générations de femmes le surprenaient. Leurs attitudes autrefois si réservées avaient fait place à une assurance désarçonnante. Pierre appréciait la présence de ces femmes d'un nouveau genre, à l'allure cavalière. Il ne l'aurait jamais avoué à ses semblables mais leur force, même si elle pouvait n'être qu'apparence, — celle des hommes ne l'était pas moins — faisait qu'entouré de ces femmes, il ne se sentait plus seul à supporter les duretés de la vie.

Pierre ne répondit pas. À 24 ans Jennifer savait ce qu'elle faisait. Peut-être, pensa-t-il, désirait-elle rester parmi les siens par besoin de se sentir près du noyau familial plus que par générosité. Cette pensée le réconforta. La présence des filles de Pierre à ses côtés l'avait obligé à garder le cap. Sans elles, il se serait laissé aller. La dépression ou l'acharnement au travail le guettaient. Ses filles le forçaient à vaquer aux obligations parentales. Pour elles, il devait garder un certain équilibre, se montrer solide, réconfortant, disponible aussi, à défaut d'être compétent. Il se sentait parfois si maladroit face au monde secret des jeunes femmes. Et Jeanne, la benjamine, qui baignait dans les eaux troubles de l'adolescence... En cela aussi la présence de son aînée était la bienvenue. S'il venait à perdre pied face à la petite, Jennifer saurait lui rappeler comment Mathilde aurait agi en pareille circonstance.

Jennifer était une quasi réplique de sa mère. Toute jeune, elle voulait, elle aussi, devenir spécialiste des grands singes. Elle était très certainement restée marquée par les voyages à Bornéo et à Sumatra où, enfant, elle avait accompagné Mathilde. Sa mère l'avait encouragée à se perfectionner en génétique, une discipline d'avenir pour une biologiste.

Mathilde l'avait poussée en avant, lui donnant des cours privés supplémentaires, l'inscrivant à des activités musicales et sportives, supervisant des démarches administratives afin de lui faire sauter des années scolaires. Pierre avait souvent reproché à son épouse d'avoir des exigences trop élevées pour une si jeune enfant. Mathilde, de son côté, l'avait toujours rassuré, expliquant que les synapses fixaient l'arborescence cérébrale dans la petite enfance et que c'était donc dans la petite enfance qu'il fallait nourrir le cerveau du petit d'homme et l'éveiller à de multiples disciplines.

À vrai dire, la biologiste ne se faisait pas de cas de conscience. Elle savait d'instinct comment élever un enfant. Elle l'emmenait faire des chasses aux insectes et aux papillons. Une araignée trouvée dans une chambre devenait un trésor qu'on capturait, congelait et épinglait sur un tableau de liège. Si l'enfant avait un rhume, on en profitait pour prélever quelques microbes invisibles cachés dans la petite gorge qu'on faisait croître sur une gelée de Pétrie. Le microscope et les jumelles traînaient toujours quelque part dans la maison. Chaque nouveauté, chaque obstacle de la vie devenait une occasion de s'approprier le monde.

Elle avait une façon bien à elle d'intégrer la science et la vie quotidienne, deux pôles indissociables qui l'avaient poussée malgré tous les reproches de l'entourage à emmener sa fille avec elle dans ses expéditions.

— De toute façon, quand j’observe ces mères orang-outan qui caressent leur petit, qui leur enlèvent les puces ou les repoussent parce qu’ils sont turbulents, je ne peux que me trouver ridicule d’être séparée de mon enfant, avait-elle l’habitude de dire. Et comment pourrai-je comprendre les primates, si pour les étudier je dois renier ma propre nature?

Cela avait été le secret de sa rapide ascension dans la discipline de la primatologie. Mathilde avait réussi à établir un contact privilégié avec la bande des orangs-outans qu’elle étudiait, précisément parce qu’elle ne les avait pas observés comme un homme regarde un animal mais bien en vivant sa vie d’animal auprès d’eux. La croyance de l’époque voulait que les primatologues agissent en observateurs passifs. Peu à peu, au fur et à mesure que la communauté des singes apprivoisait la présence du chercheur, celui-ci s’approchait du groupe. Éventuellement il interagissait avec quelques-uns de leurs membres mais en restant toujours impassible, répondant aux activités des grands singes sans influencer aucunement le déroulement tranquille de leur quotidien.

Cette retenue était irréalisable pour une mère qui avait à ses côtés une petite fille ignorant tout des diktats de la science et de la bienséance. Mathilde avait donc été une chercheuse exceptionnelle en ce qu’elle ne faisait pas qu’observer les singes. Comme eux, elle élevait sa progéniture, la nettoyait, la surveillait, la divertissait et parfois aussi, la disputait. Et c’est ainsi qu’elle devint à son tour un objet de curiosité pour ces orangs-outans qui se mirent également à l’observer, à trouver un intérêt dans ses occupations de mère humaine. «L’observateur influence l’observable» disait la théorie. En partageant les occupations de son objet d’observation, Mathilde avait modifié les conditions de l’expérience, elle était devenue elle-même participante à la communauté qu’elle étudiait. C’est à travers sa relation maternelle avec Jennifer, qu’elle avait pu délaïsser, sans trop s’en apercevoir, sa condition d’homme dénaturé pour épouser celle d’une femelle qui prend soin de son petit.

Ironiquement, c’est en adoptant un comportement animal que la chercheuse avait découvert chez les singes une aptitude qu’on croyait jusqu’alors unique patrimoine de l’humain: la culture. Les grands singes n’étaient pas limités par un instinct acquis à la naissance mais possédaient aussi la capacité d’inventer de nouveaux comportements et de les transmettre d’une génération à l’autre. Cette culture était révélatrice d’un niveau cognitif très élevé. La découverte du Dr. Mathilde Libert l’avait rendue célèbre dans le monde universitaire. Les orangs-outans inventent leur culture, avait-on pu lire sur la couverture de la revue Sciences.

Debout devant la cafetière, Pierre observait le goutte à goutte de la boisson chaude. Il ne s’expliquait pas les nouveaux résultats étudiés la veille. Avait-il fait une erreur expérimentale? Un instrument de mesure lui avait-il échappé? Qu’est-ce qui différençait ce passage de l’astéroïde des quatre précédentes observations qu’il avait accomplies au cours des vingt dernières années?

(...)